

Perception et adaptation au froid dans les premières explorations de la France en Amérique du Nord (1534-1627)

Nicolas Hebbinckuys
University of Waterloo (Canada)

Résumé – Au XVI^e siècle, la France tente de s'établir en Amérique du Nord. Mais à cette époque ancienne, le froid anéantit tous les efforts des vaillants explorateurs. Dans son sillage, le froid entraîne la famine et le scorbut, qui provoquent des hécatombes. Les plantations gèlent, les glaces paralysent les premiers fortins de la Nouvelle-France et même les boissons alcoolisées se figent. Mais les découvreurs ne se découragent pas et tentent, le printemps venu, de tirer des leçons de l'hiver qui se termine. Sans cesse ils se déplacent, reconstruisent, s'adaptent et adoptent même des manières de vivre tout à fait étonnantes pour contrer les effets du froid. De Jacques Cartier à Paul Le Jeune, cet article propose un regard transversal sur la perception et l'adaptation de l'homme face aux *terribles froidures* de l'Amérique du Nord.

Le froid ! C'est la terrible sensation que doivent affronter les explorateurs français qui tentent de conquérir l'Amérique du Nord aux XVI^e et XVII^e siècles. Sur ce territoire immense, les dangers qui planent sont nombreux, mais l'hostilité des Autochtones ou les risques de famine ne sont rien en comparaison de la plus terrible des menaces : le froid. Capitaines d'expédition, missionnaires ou simples voyageurs, aucun ne manque de le décrire dans leur relation de voyage. Caractéristique la plus distinctive de l'Amérique du Nord, le froid est un épiphénomène qui, au-delà de son allégorie collective, se décline par des manifestations plus concrètes comme les dépréciations atmosphériques, le blizzard, la neige ou la glace. En outre, il constitue le dénominateur commun à toutes les angoisses damocléennes que les aventuriers du Nouveau Monde mettront près d'un siècle à apprivoiser. En puisant quelques exemples dans le corpus des premiers textes de la Nouvelle-France, nous analyserons l'expérience du froid nord-américain telle qu'elle est perçue, décrite et vécue par les pionniers français.

Les premières expériences du froid: 1534-1543

Parti le 20 avril 1534 de Saint-Malo, Jacques Cartier traverse l'Atlantique pour effectuer un voyage de reconnaissance au nord de l'Amérique. À son arrivée, il côtoie le littoral de Terre-Neuve et de l'actuelle Basse-Côte-Nord. L'explorateur juge que le climat autant que le paysage désertique des lieux ont la même caractéristique: ils sont austères! Devant la toundra maritime que les courants labradoriens rafraîchissent, le découvreur dépeint un panorama couvert de « rochers effroyables et mal rabottez », caparaçonné de « mousse et de petiz bouayz avortez », avant d'en conclure que cette terre est celle « que Dieu donna à Cayn¹ ». Au « mauvais temps obscur et venteux² » s'ajoutent bientôt les « brumes et serraïsons³ », de gigantesques fumées de mer qui rendent la navigation dangereuse. Manquant l'entrée du Saint-Laurent, Cartier aperçoit toutefois un détroit sur lequel il fonde l'espoir de nouvelles découvertes, mais en raison des « grant[s] ventz », des fortes marées et des « tormentes⁴ » qui se lèvent, il prend la décision de reporter l'exploration à l'année suivante.

Dans son *Brief Récit*, Cartier prétend que « toute la terre est ou peult estre habitee en quelque [...] clymat ou [parallele] que ce soit⁵ ». Il s'écarte ainsi de la théorie traditionnelle des Anciens selon laquelle la zone torride et la zone glaciale sont inhabitables, et affirme ne pas craindre d'affronter les « perilz et [les] dangiers⁶ » pour établir une colonie. Fort de sa détermination, il traverse de nouveau l'Atlantique l'année suivante et poursuit l'exploration là où elle s'était arrêtée. Dans le havre de Sainte-Croix, il érige le premier fort de la Nouvelle-France, mais il est loin de se douter que le froid va rapidement anéantir tous ses efforts: de « la my-novembre jusques au xv^{me} jour d'avril », écrit-il, « nous avons esté continuellement enfermez dedans les glasses » tandis que sur la terre il « y avoit la haulteur de quatre pieds de naiges⁷ ». Rien ne résiste à la

1 Jacques Cartier, *Relations*, édition critique par Michel Bideaux, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1986, p. 101. Cartier [éd. Bideaux] dans la suite du texte. Dans cet article, l'orthographe des citations est identique à celle des éditions critiques citées.

2 Cartier [éd. Bideaux], p. 104.

3 *Ibid.*, p. 107.

4 *Ibid.*, p. 120.

5 *Ibid.*, p. 125.

6 *Ibid.*, p. 344-345, n. 9 et 10, p. 126.

7 *Ibid.*, p. 172.

rigueur du gel, ni les boissons dans les futailles ni les navires couverts de « quatre doïdz d'épaisseur⁸ » de glace. De « cent dix hommes que nous estions⁹ », conclut-il, il « décéda vint cinq personnes » ; quant aux survivants, il « y en avoit plus de quarente en qui on n'esperoit plus de vye¹⁰ ».

Si le froid n'est pas directement responsable de la mort des hommes (ces derniers succombent de « la grosse maladie¹¹ », soit le scorbut), il n'en demeure pas moins à l'origine. En effet, lorsque « l'eau douce¹² » du fleuve se transforme en banquise et que la surface terrestre se métamorphose en glacier, tout est paralysé et les hommes ne se sont pas préparés à cette réalité. Ils n'ont pas cultivé la terre, et n'ont ni céréales ni légumes séchés pour faire face au froid. Ils ne savent ni chasser sur la neige ni pêcher sous la glace comme les Autochtones. Mal équipés, ils ne parviennent pas à percer la glace « soubz le tillac pour tirer de l'eau à boire¹³ ». Mal vêtus, dans une habitation mal chauffée, les explorateurs pâttissent des températures négatives. Trop faibles, ils n'enterrent plus les morts et se contentent de les abandonner « soubz les neiges », car la terre est congelée. Dans ces conditions, les épidémies se propagent plus rapidement : les uns perdent l'équilibre, les autres enflent des jambes et ont « les nerfz [...] noircis comme charbon [...], la bouche infecte et pourrye par les genssives¹⁴ ». Malgré les oraisons et les premières autopsies en terre américaine pour tenter d'identifier le mal mystérieux, l'équipage succombe : à la fin de l'hiver 1536, sur les « trois navires [il] n'y avoit pas trois hommes sains¹⁵ ».

Le troisième voyage de Jacques Cartier est un nouvel échec, les Français n'apprenant pas plus à vaincre le froid. Le 23 mai 1541, cinq navires arrivent au port de Carpont à Terre-Neuve. Cartier attend son chef¹⁶ Jean-François de La Rocque de Roberval qui doit le rejoindre, mais ne

⁸ *Ibid.*, p. 172.

⁹ *Ibid.*, p. 169.

¹⁰ *Ibid.*, p. 172.

¹¹ *Ibid.*, p. 169.

¹² *Ibid.*, p. 172.

¹³ *Ibid.*, p. 171.

¹⁴ *Ibid.*, p. 170.

¹⁵ *Ibid.*, p. 171.

¹⁶ Pour son troisième voyage, Cartier est relégué au rang de lieutenant, et c'est Jean-François de la Rocque de Roberval qui dirige l'expédition. Pour le récit fragmentaire de son expédition, voir l'édition critique de Michel Bideaux : *ibid.*, p. 205-210.

le voyant pas venir, il poursuit sa route et fonde Charlesbourg-Royal. D'après un mémoire de l'époque, quatre cents personnes auraient pris part à l'aventure, avec tous les corps de métiers nécessaires à l'établissement d'une colonie¹⁷. Les Français emportent de nombreuses victuailles, des matériaux de première nécessité et des animaux domestiques « pour en faire l'élevage dans ce pays¹⁸ ». Ayant tiré des leçons du précédent voyage, Cartier fait cultiver des « choux [des] navets [des] laitues et d'autres légumes¹⁹ ». Mais le récit de l'aventure s'arrête brutalement, et il est difficile de reconstituer les événements. Le printemps revenu, Cartier abandonne le Canada, car il manque manifestement de ressources. Quant à Roberval, qui passe l'hiver de 1542-1543 dans la vallée du Saint-Laurent, il ne parvient pas plus à vaincre la rigueur du climat. Bien qu'elle soit équipée « de toutes les fournitures nécessaires », sa colonie de deux cents personnes paye un lourd tribut. Malgré la cuisine commune et le « poêle où les hommes pouvaient se chauffer », le froid triomphe encore et emporte « cinquante personnes²⁰ ». À la suite de ces déboires à répétition, les Français font plusieurs constats de base qui leur permettront plus tard de vaincre l'hiver canadien. Ils remarquent qu'il faut confectionner « des bas et des chaussures de cuir d'une facture excellente » et se couvrir de « peaux qui ressemblent à des manteaux²¹ », comme celles que portent les Autochtones. Enfin, ils notent qu'ils doivent manger « de la bonne viande sans sel²² » et changer leurs habitudes alimentaires. Les Européens qui découvrent l'Amérique ont encore beaucoup à apprendre.

La France se tourne vers le sud puis revient vers le nord

Face au froid, deux réactions sont possibles : le fuir ou l'affronter. Déterminée à se tailler un domaine outre-Atlantique, la France tente alors de s'établir dans des parties plus méridionales au Brésil et en Floride, mais elle y connaît de nouvelles défaites face à ses ennemis ibériques. La fin du XVI^e siècle marque donc un retour en Amérique du Nord, alors

17 *Ibid.*, p. 229-230.

18 *Ibid.*, p. 195.

19 *Ibid.*, p. 197.

20 *Ibid.*, p. 208.

21 *Ibid.*, p. 208.

22 *Ibid.*, p. 209.

qu'on assiste à une nouvelle vague de vaines tentatives, dont les plus célèbres sont la débâcle du marquis de La Roche sur l'île de Sable et celle de Chauvin de Tonnetuit à Tadoussac.

Le début du XVII^e siècle est plus heureux. Marc Lescarbot, le premier historiographe de la Nouvelle-France, martèle qu'il faut d'abord « chercher un lieu » dans lequel on cultivera la terre, car pour lui la première mine est d'avoir « du pain & du vin & du bestial²³ ». Il précise également qu'il vaut mieux éviter de s'établir sur des « îles pour y être prisonnier²⁴ ». Une telle analyse critique Pierre Dugua de Mons, qui choisit l'île Sainte-Croix pour coloniser l'Acadie en 1604 : un nouvel échec qui emportera trente-cinq des soixante-dix-neuf pionniers²⁵, comme le raconte Samuel de Champlain, qui fait partie du voyage. Dès son arrivée, Dugua de Mons se prépare avec minutie. Ses charpentiers défrichent l'île et construisent plusieurs « logements et bastimens²⁶ » (une maison publique, une forge, un four et une cuisine), puis labourent vingt arpents de terre pour semer du froment. Toutefois, « le père grisart, c'est-à-dire l'hiver²⁷ », surprend l'équipage par son arrivée précoce le 6 octobre. Le 3 décembre, les glaces figent la rivière et l'île se transforme en tombeau. La gelée est « si forte [que] le cidre, glacé dans les tonneaux²⁸ » est distribué à la livre. Champlain en cerne la cause : « il n'y avoit point de caves » et « l'air qui entroit par des fentes y estoit plus aspres que celui de dehors²⁹ ». C'était là une erreur, car la neige et les froidures en cette latitude sont « plus excessives qu'en France³⁰ ». De plus, les hommes n'ont plus de bois de chauffage, car celui qui se trouvait sur l'île a servi à la construction. Pour en trouver, ils doivent traverser la rivière trois fois plus large que la Seine, acte « pénible et de longue haleine³¹ ». Enfin, l'eau douce vient à manquer,

23 Marc Lescarbot, *Voyages en Acadie (1604-1607)* suivis de *La description des mœurs souriquoises comparées à celles d'autres peuples*, édition critique par Marie-Christine Pioffet, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2007, p. 87-93. Lescarbot [éd. Pioffet] dans la suite du texte.

24 *Ibid.*, p. 99.

25 Samuel de Champlain, *Œuvres de Champlain*, publiées sous le patronage de l'Université Laval par l'abbé Charles-Honoré Laverdière, Imprimé au Séminaire par Géo.-E. Desbarats, 1973 [1870, 3 tomes], t. I, p. 189-190. Champlain [éd. Laverdière] dans la suite du texte.

26 *Ibid.*, t. I, p. 175-176.

27 Lescarbot [éd. Pioffet], p. 112.

28 *Ibid.* Toutes les boissons gèlent « hormis le vin d'Espagne », écrit Champlain ([éd. Laverdière], t. I, p. 194).

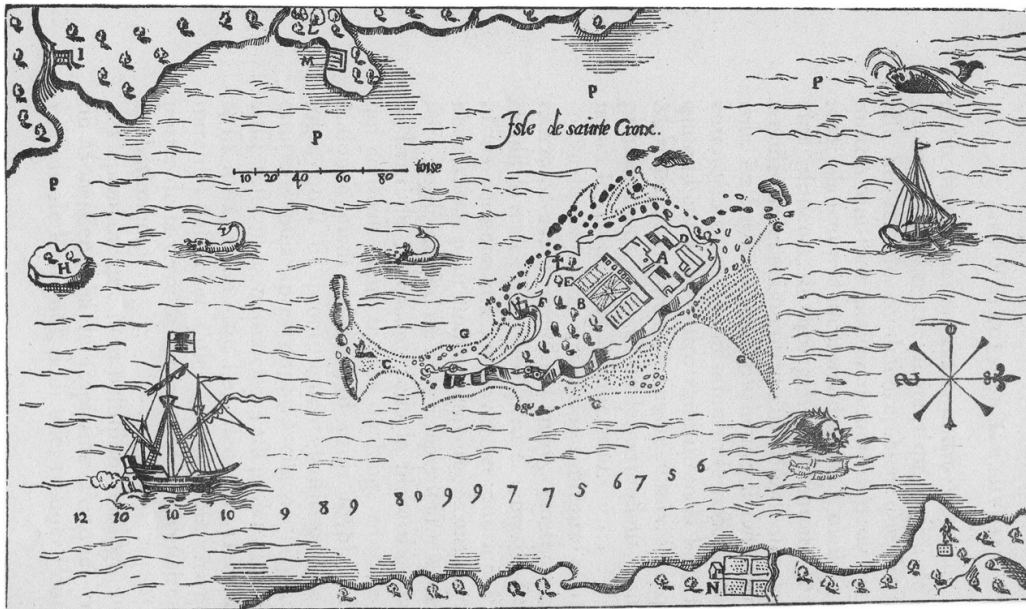
29 Champlain [éd. Laverdière] t. I, p. 191.

30 *Ibid.*, t. I, p. 189 et 191.

31 Lescarbot [éd. Pioffet], p. 112.

car sur l'île il n'y a ni fontaine ni ruisseau et les réserves sont contaminées par les épidémies. Devenus paresseux, les aventuriers ne prennent plus la peine de s'approvisionner à la source de la terre ferme et « se contentent de boire l'eau fondue de la neige³² ».

Figure 1. « Isle de Sainte Croix », aujourd'hui Sainte-Croix Island dans le Maine (États-Unis), détail d'une gravure de Champlain



Source: Samuel de Champlain, *Œuvres de Champlain*, publiées sous le patronage de l'Université Laval par l'abbé Charles-Honoré Laverdière, Imprimé au Séminaire par Géo.-E. Desbarats, 1870 [1603], t. III, p. 174.

Toutefois, pour la première fois, la maladie du scorbut est identifiée. Les hommes comprennent qu'il faut se protéger des « lieux marécageux & humides » et se méfier des emplacements « opposés au Midi³³ ». Champlain constate qu'il faut également aménager des celliers, renforcer l'isolation, creuser une cave et agencer les bâtiments différemment pour mieux préserver la chaleur. Par leurs expériences précédentes, les colons réalisent qu'il faut anticiper les réserves de bois, de nourriture et d'eau

³² *Ibid.*, p. 113.

³³ *Ibid.*, p. 118.

potable. Ces remarques fondamentales marquent un très grand progrès et c'est sur de telles résolutions que Dugua de Mons choisit de « chercher un lieu [...] de meilleure temperature³⁴ » pour établir sa nouvelle colonie.

Port-Royal et la fin des vaines tentatives

Les charpenteries de l'ancienne habitation sont démantelées et transférées à Port-Royal, de l'autre côté de la Baie française, à « six degrés [de] plus au Midi³⁵ ». Sur place, les pionniers cherchent un emplacement bien « à l'abry du norouest³⁶ ». Un lieu « un peu eslevé » avec de « bonnes sources d'eau » est rapidement localisé. Il est protégé au nord par « un costeau de montagnes » d'une longueur de « dix lieues [...] rempli de forest tres-espoisses³⁷ », un mur naturel de conifères réduisant la puissance du vent. Les défricheurs labourent la terre et construisent une habitation en quadrilatère plus resserrée et mieux aménagée que la précédente. L'état-major occupe l'aile septentrionale, soit le côté le plus exposé au froid, mais aussi celui qui a le plus de cheminées. Le front méridional abrite une cuisine ceinte par une forge et un four. Elle communique avec l'aile ouest dans laquelle se trouvent la grande salle à manger et – juste au-dessus pour ne pas perdre la chaleur – le dortoir des ouvriers et des artisans. Quant au flanc oriental non chauffé, il ne communique pas directement avec le reste de l'édifice et renferme le magasin, le comptoir de troc et une cave. Bientôt, un puits sera creusé au centre de la cour intérieure de même que plusieurs fossés pour évacuer les eaux usées et augmenter le confort des troupes. Si de telles améliorations marquent un réel progrès, l'« hivernement » de 1605 enregistre tout de même douze décès sur quarante-cinq personnes³⁸. Mais pour la première fois en Amérique du Nord, des Français vont demeurer au même endroit pour passer l'hiver suivant.

³⁴ Champlain [éd. Laverdière], t. I, p. 193.

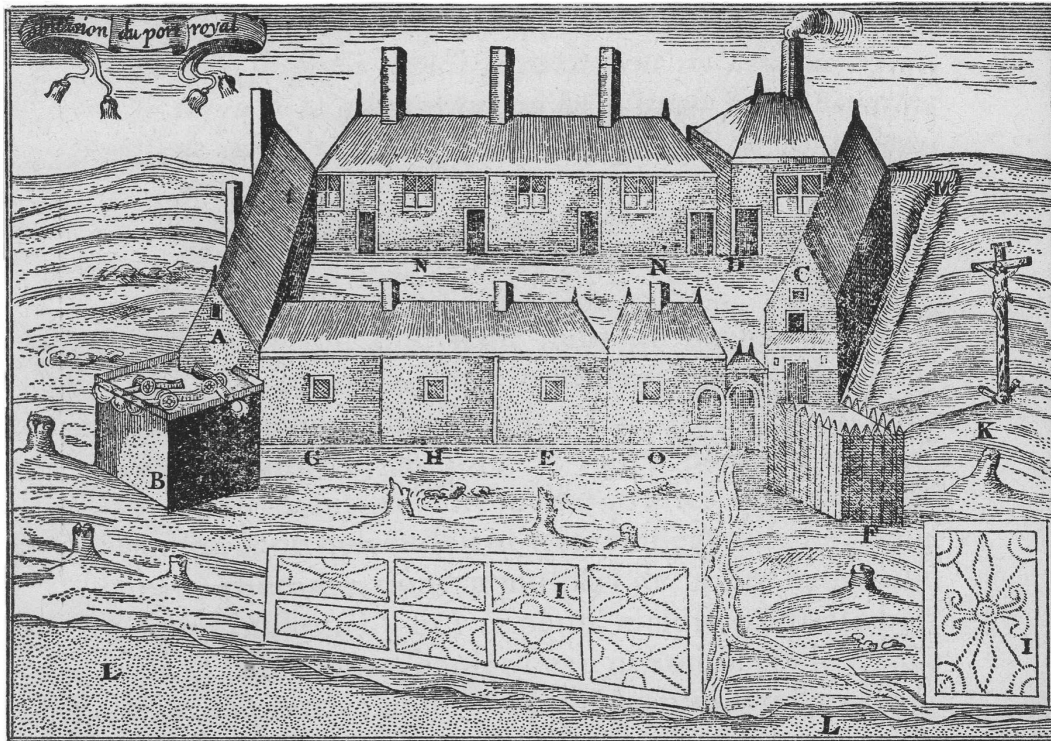
³⁵ *Ibid.*, t. I, p. 224, et Lescarbot [éd. Pioffet], p. 137.

³⁶ Champlain [éd. Laverdière], t. I, p. 224.

³⁷ *Ibid.*, t. I, p. 225.

³⁸ *Ibid.*, t. I, p. 228.

Figure 2. «Abitation du Port Royal», détail d'une gravure de Champlain



Source: Samuel de Champlain, *Œuvres de Champlain*, publiées sous le patronage de l'Université Laval par l'abbé Charles-Honoré Laverdière, Imprimé au Séminaire par Géo.-E. Desbarats, 1870 [1603], t. III, p. 227. L'habitation actuelle est une reconstitution d'après les plans de Champlain à Annapolis Royal, en Nouvelle-Écosse (Canada).

L'hiver de 1606 est doux, mais les hommes ont surtout appris à s'adapter pour vaincre les froidures. Imitant le rituel des tabagies de la tribu Mi'kmaq, ils créent l'*Ordre de bon temps*, le premier club social de l'Amérique du Nord. Chaque jour, un maître d'hôtel est chargé de trouver de la nourriture fraîche et jamais, témoigne Lescarbot, « nous n'avons manqué de saupiquets, de chair ou de poissons³⁹ ». La parade contre le froid se confirme: l'abondance de nourriture garde les troupes en santé et le divertissement maintient le moral. En France, la rumeur se propage qu'à Port-Royal, la nourriture est aussi abondante que dans les

³⁹ *Ibid.*, t. I, p. 205.

rôtisseries parisiennes de la rue aux Ours. Enfin, la petite colonie peut se vanter d'avoir mis en scène la première pièce de théâtre du Canada. La convivialité est à l'évidence un excellent remède contre le froid⁴⁰.

La stabilité de Québec

Tandis que l'Acadie est administrée par Poutrincourt, Champlain retourne dans la vallée du Saint-Laurent où, en 1608, il fonde Québec, premier établissement permanent de l'Amérique du Nord. Cette année-là, la « dissenterie » et la « maladie de la terre⁴¹ » emportent vingt des vingt-huit hommes demeurés sur place, mais l'hiver suivant marque assurément le plus grand progrès dans l'adaptation au froid, car aucun décès n'est à déplorer⁴². Pour la première fois, le froid a été vaincu.

Champlain s'inspire de son expérience acadienne pour construire une habitation très perfectionnée. Celle-ci comprend trois « corps de logis à deux étages », une grande « cave de six pieds de haut », de meilleures fenêtres et une toiture bien isolée⁴³. En conséquence, l'hiver de 1610 est un nouveau succès et pour la deuxième fois consécutive, aucun décès n'est recensé. La garnison est plus restreinte et mieux préparée. Les Français maîtrisent les techniques de chasse et leurs provisions sont à jour. Ils parviennent enfin à s'acclimater au rude hiver canadien et n'hésitent pas à s'éloigner de plus en plus de leur habitation pour explorer des territoires lointains. C'est par exemple le cas des missionnaires. En 1615, les Récollets découpent le territoire en zones apostoliques et s'immergent chez les Amérindiens⁴⁴. Champlain progresse avec eux jusque dans la région des Grands Lacs, où il passe Noël en Huronie, à quarante jours de canoë de Québec⁴⁵. En 1620, des familles arrivent et Québec, qui

⁴⁰ Nous avons ailleurs étudié la question de la convivialité en Acadie: Nicolas Hebbinckuys, « Quelques instants de convivialité dans la jeune Amérique de Henri IV (1604-1606) », *Lumières. Sociabilité et Convivialité en Europe et en Amérique aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Presses universitaires de Bordeaux, n° 21, 2013, p. 177-190.

⁴¹ Champlain [éd. Laverdière], t. I, p. 314.

⁴² Voir les statistiques dans Marcel Trudel, *Le comptoir 1604-1627*, Montréal, Fides, 1968, p. 179.

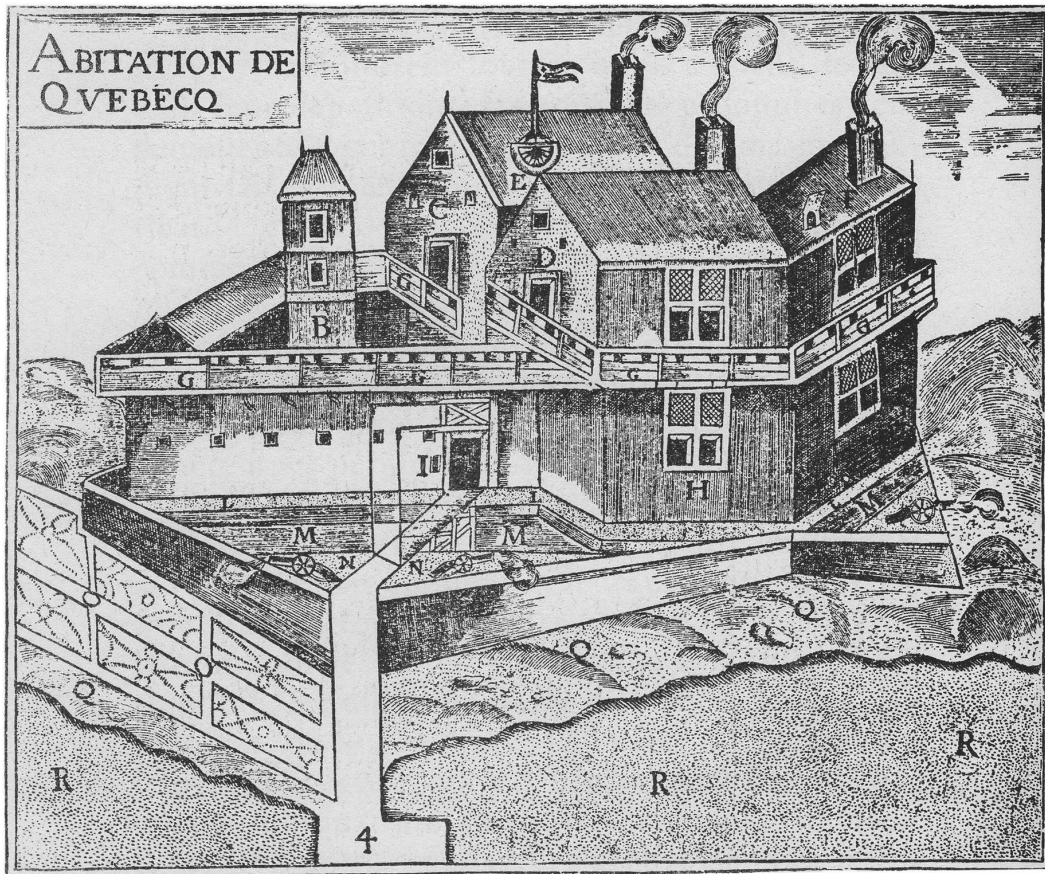
⁴³ Champlain [éd. Laverdière], t. I, p. 303; t. III, p. 1057, 1059, 1066.

⁴⁴ Voir Marcel Trudel, *op. cit.*, p. 215.

⁴⁵ Soit mille kilomètres environ. Champlain [éd. Laverdière], t. II, p. 590-591.

compte désormais « 60 personnes », voit naître le premier nourrisson de la Nouvelle-France⁴⁶. Aucune mortalité n'est recensée : les Français ont indéniablement dompté le froid de la vallée du Saint-Laurent.

Figure 3. « Abitation de Québec », détail d'une gravure de Champlain



Source: Samuel de Champlain, *Œuvres de Champlain*, publiées sous le patronage de l'Université Laval par l'abbé Charles-Honoré Laverdière, Imprimé au Séminaire par Géo.-E. Desbarats, 1870 [1603], t. III, p. 296.

Les Français n'auraient sans doute pas pu apprendre à vaincre le froid sans le savoir-faire des Amérindiens. Ils doivent leur adaptation à l'imitation des techniques et des pratiques autochtones. Véritables forces de la nature, les Premières Nations impressionnent toujours par leur résistance physique. Jacques Cartier est le premier à s'étonner de leur endurance,

⁴⁶ *Ibid.*, t. III, p. 992 ; voir aussi Marcel Trudel, *op. cit.*, p. 269.

écrivain que c'est « choses increable » de les voir aller « pardessus les glasses et neiges [...] quazi tout nuds⁴⁷ ». Alors qu'il s'étonne du calumet qu'il compare à un « tuyau de chemynee », il réalise que celui-ci les tient « sains et chaudement⁴⁸ ». Enfin, c'est par l'intermédiaire du chef Donnacona qu'il découvre la décoction d'annedda préservant du scorbut⁴⁹. De son côté, Champlain note que les Autochtones sont « habillez de bonnes fourrures », et s'ils ne possèdent pas « l'industrie de mieux [les] accommoder⁵⁰ », les Français rapportent bientôt des procédés adéquats pour combler cette lacune et confectionner des pardessus efficaces. D'ailleurs, le récollet Sagard rapporte un témoignage qui atteste la présence en Huronie d'une garde-robe d'avant-garde. Tandis que certains portent un[e] « petit capuce qui ne leur sert qu'en hyver [...] pour de longs voyages », d'autres se prémunissent du « grand froid du Nord » en se couvrant de « manches de castors », de « bas de chausses » ou de « bonnets de chanvre & d'escorce [...] fort bien tissus⁵¹ ». Capes, calottes, écharpes, jambières, les Hurons possèdent tous les appareils pour contrer le froid

Figure 4. « Les raquettes », détail d'une gravure de Champlain



Source: Samuel de Champlain, *Ceuvres de Champlain*, publiées sous le patronage de l'Université Laval par l'abbé Charles-Honoré Laverdière, Imprimé au Séminaire par Géo.-E. Desbarats, 1870 [1603], t. IV, p. 515.

⁴⁷ Cartier [éd. Bideaux], p. 162.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 162.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 173-174.

⁵⁰ Champlain [éd. Laverdière], t. I, p. 83 et 192.

⁵¹ Gabriel Sagard, *Histoire du Canada* [...], Paris, Claude Sonnius, 1636, livre II, p. 195.

hivernal. Pour se déplacer sur la neige, ils utilisent même « une manière de raquette⁵² », technique qui sera vite adoptée par les explorateurs pour suivre « la piste des animaux⁵³ ».

Quant à Lescarbot, il fait l'éloge des crustacés et des fruits de mer que consomment les Souriquois. Le voyageur précise qu'il se trouve à Port-Royal de « grans parterres de Moules [...] des Palourdes [...] des Huitres, [des] Crappes & Houmars » et localise même sur sa carte géographique l'endroit où les Mi'kmaq pêchent des « Chatagnes de mer⁵⁴ », c'est-à-dire des oursins. En définitive, tous les chroniqueurs s'extasient des techniques de pêche employées par les Amérindiens. La capture du castor est sans doute l'exemple le plus commenté :

Voulant donc prendre le Castor, ils percent la glace du lac gelé à l'endroit de sa cabane, puis l'un d[es] Sauvages met son bras dans le trou attendant [s]a venue [...] tandis qu'un autre va par-dessus cette glace frappant avec un baton sur icelle pour l'étonner [...] Lors il faut être habile à le prendre au collet, car si on le happe en part où il puisse mordre il fera une mauvaise blessure. La chair en est très bonne quasi comme du mouton⁵⁵.

Scénographier le froid

Parmi les nombreux motifs du froid, l'iceberg est l'allégorie du danger par excellence. Alors que la traversée constitue toujours une épreuve initiatique dans le récit de voyage, tous les relateurs décrivent ces géants de glace dérivant lentement au rythme des courants. En 1534, Cartier n'a pas encore touché Terre-Neuve que le « grant nombre de glasses⁵⁶ » l'oblige

⁵² Champlain [éd. Laverdière], t. I, p. 83.

⁵³ *Ibid.*, t. I, p. 83 et 192.

⁵⁴ Lescarbot [éd. Pioffet], p. 418. La carte de Port-Royal se trouve dans toutes les éditions de l'*Histoire de la Nouvelle-France*.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 404. Sagard décrit une expérience similaire : « La chasse du castor se faict ordinairement en hyver [...] Les Sauvages voulans prendre le castor [...] occupent premierement tous les passages par où il se peut eschaper, puis percent la glace du lac gelé, [...] l'un d'eux met le bras dans le trou attendant sa venue, tandis qu'un autre va par dessus cette glace frappant avec un baston sur icelle pour l'estonner [...] il faut estre habile pour le prendre au collet, car si on le happe par quelque endroit où il puisse mordre, il fera une mauvaise blessure » (Sagard, *op. cit.*, p. 769-770).

⁵⁶ Cartier [éd. Bideaux], p. 96 et p. 97.

à se réfugier une dizaine de jours à l'intérieur d'un havre abrité. À la fin du mois d'avril 1603, Champlain s'étonne de leur présence tardive alors qu'il aperçoit au large un banc de glace de « plus de 8 lieues de long⁵⁷ ». Leur taille est souvent avancée comme un témoignage de véracité, au risque parfois d'être quelque peu exagérée⁵⁸. En 1611, Champlain leur consacre tout un chapitre. Il relate comment, pendant presque deux mois, l'équipage est contraint d'errer au milieu d'une mer de glace⁵⁹. Quant aux missionnaires, ils les évoquent en des termes plus religieux, comme le jésuite Biard, qui rapporte que « [partout] apparoissoient des hauts et prodigieux glaçons nageants et flottang [...] comme si l'église Nostre Dame de Paris, avec une partie de son isle, maisons et palais, allait, flottant, dessus l'eau⁶⁰ ». Dans le même sillage, Sagard joue sur la mise en scène pour mettre en valeur l'intervention providentielle :

Nos pauvres voyageurs [...] se trouverent environnez des glaces, [...] qui leur fermèrent entièrement le passage [...] sans qu'il y eut apparence aucune de pouvoir percer de si fortes murailles [...] les vents en avoient détaché pièces & morceaux, qui sembloient des villes & chasteaux, puissans au possible & qui eut pû sans une assistance particulière de Dieu, éviter le choq de ses montagnes de glace⁶¹.

Loin de minimiser les dangers de l'aventure dans des eaux qui connaîtront trois siècles plus tard le plus célèbre des naufrages (celui du *Titanic*), il convient toutefois de remarquer que le motif de l'iceberg constitue une assise rhétorique qui procure à la littérature de voyage une consistance narrative. Constante de l'aventure septentrionale, la représentation du froid et de ses motifs devient en fait un prétexte littéraire, ou en d'autres mots une mise en scène qui sert d'embranchement narratif à l'écriture⁶². Le froid sert de mise en relief pour dévoiler toute la souffrance que le prota-

⁵⁷ Champlain [éd. Laverdière], t. I, p. 67.

⁵⁸ Lescarbot dit en avoir vu un de « plus de cinquante lieuës d'étendue » (Lescarbot [éd. Pioffet], p. 668).

⁵⁹ Champlain [éd. Laverdière], t. I, p. 380-389.

⁶⁰ Pierre Biard, *Relation de la Nouvelle-France* [...], Lyon, Louys Muguet, 1616, p. 139-140.

⁶¹ Sagard, *op. cit.*, p. 33.

⁶² Sur ce thème, voir Réal Ouellet, *La Relation de voyage en Amérique (XVI^e-XVIII^e siècles) – Au carrefour des genres*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « République des Lettres », 2010, et Marie-Christine Pioffet et Andreas Motsch (dir.), *Écrire des récits de voyage (XV^e-XVIII^e siècles). Esquisses d'une poétique en gestation*, Montréal, Les Presses de l'Université Laval, 2008.

goniste endure. Il sert de tremplin rhétorique pour maintenir le suspens et ainsi tenir le lecteur en haleine. Les relateurs n'hésitent pas à manipuler son image pour souligner, dramatiser ou amplifier une situation contextuelle et mieux faire ressortir leur valeur héroïque en tant qu'acteurs de l'aventure, phénomène que le théoricien Réal Ouellet nomme « l'héroïsation actantielle⁶³ ».

Au fur et à mesure des conquêtes, les relations de voyage s'affranchissent de leur mandat initial de simple compte rendu de mission, comme pouvaient l'être par exemple les *Relations* de Jacques Cartier. Les *Histoires* de Lescarbot et de Sagard, les *Voyages* de Champlain, ou encore les *Relations* de Biard et de Le Jeune se rapprochent d'un genre littéraire hybride relevant davantage du romanesque ou de l'épopée. La valeur documentaire laisse plus de place au souci de plaire au lecteur, et les chroniqueurs ont recours à toutes les stratégies du discours : figures de l'exagération, hyperboles, succession de superlatifs, énumérations des dangers, retardement du dénouement, péripéties, etc. Le froid n'échappe pas à ce traitement littéraire. Sous la plume de Lescarbot, ses effets, pourtant dénoncés dans un premier temps, sont minimisés par la suite pour ne pas décourager les recrues potentielles. Pour ne pas ruiner la force d'un message publicitaire qui fait l'apologie d'une Acadie idyllique, Lescarbot minimise volontairement les effets du froid en citant Pline l'Ancien pour rappeler que les Cimbres plongeaient dans la neige « leurs enfans nouveau-nés [...] pour les endurcir⁶⁴ ». Aussi concluons-nous avec les paroles de Paul Le Jeune, qui illustrent à la perfection toute la mise en scène qui s'orchestre autour du froid et grâce auxquelles l'auteur veut évidemment augmenter le suspens narratif :

Il tomba tant de neige, qu'elle nous déroba la veuë de la terre pour cinq mois [...] le froid a esté rigoureux [...] l'un des plus fascheux depuis long temps. Il y avoit par tout quatre ou cinq pieds de neige, en quelques endroicts plus de dix, devant notre maison une montagne : les vents la rassemblans [...] faisaient comme une muraille toute blanche [...] Le froid étoit parfois si violent, que nous entendions les arbres se fendre dans le bois, et en se fendans faire un bruit comme les armes à feu.

⁶³ Réal Ouellet, *op. cit.*, p. 50; voir aussi p. 47-48.

⁶⁴ Lescarbot [éd. Pioffet], p. 243.

PERCEPTION ET ADAPTATION AU FROID

Il m'est arrivé en escrivant fort près d'un grand feu que mon encre se gelait, et par nécessité il fallait mettre un rechat plein de charbons ardens proche de mon escritoire, autrement j'eusse trouvé de la glace noire au lieu d'encre⁶⁵.

⁶⁵ Paul Le Jeune, « Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France en l'année 1633 », *Relations des Jésuites*, Québec, Augustin Côté, 1858, vol. I, p. 10.